

## Ciel

C'est la demeure des réalités spirituelles. Au 17<sup>e</sup> siècle, par exemple, le Ciel par métonymie signifie Dieu : voyez là-dessus comment s'exprime le Tartuffe de Molière. Le remplacement est toujours possible dans des expressions comme : Le ciel m'en est témoin, Aide-toi, et le ciel t'aidera, etc. Le ciel incarne aussi l'objet de nos aspirations, le lieu où nous irons après la mort, récompense de nos peines ici-bas. Par exemple on dit couramment : Gagner le ciel, pour se donner du courage ou se consoler des peines affrontées ici-bas. Ainsi l'émouvant cantique adressé à la Vierge Marie, que j'ai chanté dans mon enfance : « Au ciel, au ciel, au ciel, j'irai la voir un jour... » Est-il kitsch ? Trop naïf ? Il ne faut pas trop en sourire : vaut-il mieux être sceptique et malheureux, que naïf et heureux ? Et d'ailleurs, qui nous dit que dans nos pires moments nous n'entonnerons pas encore, comme les passagers du *Titanic* en train de sombrer, dans le film de James Cameron, le déchirant : « Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi... » ?

Mais en a-t-il toujours été ainsi en christianisme ? A-t-on toujours levé les yeux au ciel pour prier ? Soit la prière appelée oraison dominicale, ou prière du Seigneur, qui est plus connue peut-être sous le nom de : Notre Père. Dans Mt 6/6, elle est d'abord présentée comme strictement individuelle : « Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. » Rien de plus beau et de plus profond il me semble que cette réserve : le Père n'est pas caractérisé, et il peut être trouvé non dans un ciel bien lointain, mais dans le secret, au plus profond du cœur de chacun. Il peut certes y avoir

ici une reprise d'Is 26/20 : « Va, mon peuple, entre dans ta chambre, et ferme la porte derrière toi ; cache-toi pour quelques instants, jusqu'à ce que la colère soit passée. » Mais si reprise il y a, elle est totalement intériorisée, et à la fois individualisée et généralisée : de peuple et de colère, par exemple, il n'est plus question.

Malheureusement la suite dément le début. On passe de tu au vous, de l'individuel au collectif : « Voici donc comment vous devez prier : 'Notre Père qui es aux cieux...' » (6/9) Ce « Notre Père qui es dans les cieux » opère donc une double caractérisation de Dieu. La prière désormais implique qu'on doit prier à plusieurs, en assemblée ou comme on dit en grec en église (*ekklèsia*) : Notre... Et ensuite elle caractérise l'objet de la prière comme étant éloigné de nous : qui est dans les cieux. Changement assurément bien problématique.

Tous les linguistes le savent : si on caractérise, en même temps qu'on définit, on limite aussi. On augmente le nombre des éléments définitionnels, ce qu'aussi en logique du concept on appelle la compréhension, mais aussi on limite le champ d'application de la notion, le nombre d'occurrences où elle s'applique : l'extension. Si donc on dit, comme souvent en effet : Dieu du ciel ! on précise Dieu en le qualifiant par le complément (compréhension augmentée), mais on le restreint aussi, précisément en le situant dans le ciel (extension réduite). Cette qualification détruit alors l'*ubiquité* de Dieu, qui est pourtant un dogme théologique : c'est à l'origine un attribut de Dieu, qui est présent partout dans un même instant.

Aussi peut-on préférer la version que Lc a de cette prière. Sans doute due à Marcion, elle commence seulement par : Père ! (11/2). Dieu n'étant pas situé, je peux le trouver partout, y compris dans mon propre cœur, plus intime que mon moi le plus profond, *intimior intimo meo*,

comme dit saint Augustin. Et je peux le prier en solitude, en intimité, puisque le *Notre* ne figure pas. Mais l'Église a retenu canonique la version finale de Mt, et non celle de Lc. Et elle a brûlé comme hérétique en 1600 Giordano Bruno, qui disait : « Dieu et son Royaume sont en nous, ou nulle part ».

L'intériorité et l'individualisme ont toujours mauvaise presse en Église. Voyez le cas de Lc 17/21, qui dit que « le Royaume est à l'intérieur de vous » (*entos humôn*). On a beau tourner le texte dans quelque sens que l'on veut, jamais *entos humôn*, pas plus que sa fidèle traduction latine de la Vulgate *intra vos*, n'ont signifié autre chose que : au-dedans de vous, ou à l'intérieur de vous, ou en vous. Lc ne fait d'ailleurs que reprendre une tradition incarnée par le logion 3, verset 7, de l'Évangile de Thomas : « Le Royaume est le dedans de vous ». Il y a là trace d'un enseignement fort ancien, et ceux qui veulent séparer totalement un christianisme initial de prétendues déviations gnostiques ultérieures feraient bien d'y réfléchir.

Mais on trouve très souvent dans nos traductions de Lc 17/21 : « Le royaume est parmi vous » (i.e. : à l'intérieur du groupe que vous formez). Naturellement, celui qui n'a pas accès au texte initial grec, ou même à sa traduction latine, est induit en erreur – et sommé de suivre le troupeau... Une note de la TOB dit qu'on traduit parfois par « en vous », mais que cette traduction a « l'inconvénient de faire du Royaume une réalité intérieure et privée. » Autrement dit, quand le texte gêne, on le change. Et on voit bien que les raisons qui ont fait brûler Giordano Bruno existent encore : v. Royauté / Royaume\*.

Bien sûr à prier à plusieurs un *Notre* Père on gagne la convivialité, la chaleur de l'assemblée, mais c'est aussi celle du troupeau. On a préféré la grégarité à la découverte solitaire de Dieu ou de l'Essentiel en soi. Voilà pourquoi

depuis des siècles on a marmonné ensemble, à n'en plus finir, des patenôtres (de *Pater noster*, Notre Père) : v. Communauté / Église\*.

Mais que dit-elle au fond, cette prière, relativement au ciel et à la terre ? Littéralement, voici, en gardant l'ordre initial des mots : « Faite soit la volonté, comme au ciel, ainsi sur la terre (gr. *ô̄s en ouranô kai epi gês* ; lat. *sicut in caelo et in terra*). Autrement dit, le ciel, antérieur à la terre et lui servant en quelque sorte de référence, doit descendre sur celle-ci, et désormais la recouvrir et l'habiter. C'est dès ici-bas que la terre doit être céleste. Le royaume, qu'on dit souvent être des cieux, doit venir ou advenir, ou chez nous ou en nous, ou les deux, mais en tout cas *hic et nunc*, ici et maintenant. C'est ce que marque bien la demande : « Advienne ton royaume (ou ton règne), lat. *Adveniat regnum tuum*. Il n'y a pas : « Arrivons-y », qui signifierait que nous devons quitter la terre pour aller au ciel.

Bien sûr, le climat d'imminence eschatologique qui était celui des premiers temps du christianisme explique ici le sentiment d'impatience, dans laquelle d'ailleurs sont restés les Adventistes (lat. *adventus*, venue). Mais tout de même, on voit bien que dans cette formulation la terre n'est pas dévalorisée par rapport au ciel : v. Gloire\*.

L'espagnol et l'italien gardent bien l'ordre du grec et du latin, soit respectivement : *como en el cielo así también en la tierra* / *come in cielo e così in terra*. L'anglais soit dit la même chose (*as in heaven also on the earth*), soit introduit un petit ajout : « Faite soit ta volonté sur terre comme elle l'est dans le ciel » (*Thy will be done on earth, as it is in heaven*). L'ajout du « elle l'est » (*it is*) montre encore que le ciel est le référent éternellement présent, essentiel pour penser et situer le présent, et non pas une destination ou un but à atteindre pour après la mort. À

noter aussi qu'en anglais il ne s'agit pas du ciel qu'on voit ou observe, qui serait *sky*, mais d'un ciel pensé, comme paradis : *heaven*.

Il en est tout autrement, pour l'ordre des termes, de la traduction française habituelle : « Sur la terre comme au ciel ». L'inversion des mots chez nous fait de la terre une antichambre ou une propédeutique au ciel, et si le second est plus important que la première, c'est qu'il est chronologiquement postérieur. Comme dit Bossuet en son Commentaire du Notre Père : « Que ce qui se commence ici, s'achève là ! » On a pu donc, par cette différence de traduction, autoriser tout un christianisme doloriste et sacrificiel, qui fait bon marché de cette vie-ci, au profit de celle espérée pour l'au-delà, et qui a perduré pendant des siècles. Différence petite semble-t-il dans sa forme, mais très considérable dans ses conséquences.

Le Jésus des synoptiques, même prêchant le royaume des cieux, n'est pas un Jésus du ciel. C'est dans l'évangile de Jean qu'il se présente lui-même comme un être céleste, venu du ciel et destiné à y retourner : « Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » (1/13) Ce « qui est dans le ciel » (*ho ôn en tô ouranô*) d'ailleurs n'est pas présent dans tous les manuscrits, et certains portent : « qui est du ciel » (*ho ôn ek toû ouranou*). Y est-il encore, ou bien en vient-il ? Ce n'est sans doute pas pareil : la première version autorise tous les monophysismes, qui affirment la nature essentiellement divine de Jésus, qu'on peut voir ici comme un personnage constamment céleste. Mais très vite toutes ces hésitations, salutaires pourtant à mon avis puisque faisant buissonner les questions, ont été gommées.

Le Credo de Nicée dit que le Fils, « pour nous les hommes et pour notre salut, descendit du ciel ». Ce n'est plus d'un homme en tout cas qu'il s'agit ici, même divini-

sé à la fin, selon le scénario antique de l'apothéose qui est encore celui du Symbole des Apôtres, mais d'un Dieu au départ consubstantiel au Père, qui s'incarne, et qui revient ensuite d'où il est parti : « Et il monta aux cieux » (lat. *Et ascendit in caelum*). C'est l'Ascension, qui d'ailleurs au départ n'était qu'une Assomption, conçue sur le modèle de celle d'Énoch (Gn 5/24), ou de celle d'Élie (2 Rs 2/11) : v. Naissance (nouvelle)\*, Résurrection\*.

La tentation de faire du ciel une patrie perdue n'est sûrement pas juive. Elle est plutôt grecque, platonicienne par exemple. Elle a existé très tôt, le christianisme s'étant répandu dans un monde hellénisé, qui pensait selon les catégories grecques : « Mais notre cité à nous est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera le corps de notre humiliation, en le rendant semblable au corps de sa gloire, par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses. » (Phi 3/20-21). Quoi de plus étranger au judaïsme, que ce corps de notre humiliation ? Mais personne n'est pur, et nous sommes autant les fils d'Athènes et de Rome, que de Jérusalem...

Le christianisme orthodoxe reprend cette idée, quand il dit dans une admirable formule, que mourir c'est « naître au ciel ». Et que dire aussi de ce *Salve Regina* chez nous, où nous sommes présentés comme des fils exilés d'Ève, gémissant et pleurant dans une vallée de larmes, implorant notre avocate, Marie, précisément la Reine du Ciel (*Regina caeli*) ?

Les yeux levés au ciel ont été prêtés à Jésus dans les paroles de la Consécration à la Messe. On lit en effet dans le Canon romain consacré à l'Offertoire : « La veille de sa Passion, il prit le pain dans ses mains saintes et vénérables, et les yeux levés au ciel (*elevatis oculis in caelum*) vers toi Dieu Père tout puissant, en te remerciant, etc. » Quant il

dit cet *elevatis oculis in caelum*, l'officiant doit lever lui-même les yeux au ciel, ainsi que le précisent ici les didascalies du rite, imprimées en rouge (rubriques) sur les Missels : *Elevat oculos ad caelum*. Or les textes fondateurs ne font aucune mention de ces yeux levés au ciel : v. Eucharistie\*. Sans doute au fil du temps le christianisme est-il devenu de plus en plus céleste, et de moins en moins terrestre...

Peut-être l'homme est-il, comme le dit Ovide en ses *Métamorphoses* (I, 85-86 – parole reprise dans « Le cygne » de Baudelaire) le seul animal qui lève les yeux vers le ciel, le seul animal capable d'interrogation, le seul animal métaphysique pour ainsi dire. En tout cas, ces regards levés vers le ciel, noyés d'extase souvent, nous les connaissons bien, dans tout notre art d'occident : figures pâmées, chavirées et renversées, l'art renaissant d'abord, baroque ensuite, en sont pleins, débordants jusqu'au sentimentalisme théâtral et au kitsch.

Aussi il faudrait réfléchir au succès qu'a eu en Occident la représentation même du ciel, observante et non plus symbolique, et de sa couleur précisément, la couleur bleue. À la différence de l'icône orthodoxe, où le fond d'or et la perspective inversée signifient l'intériorité du Royaume, à trouver au-dedans de nous-mêmes, le ciel bleu et la perspective trouant la toile signifient, dans la peinture religieuse d'Occident, une sortie hors de soi, bien sûr une attention portée à l'extérieur, mais bien vite aussi une aspiration vers un infini inatteignable. Tout choix évidemment est ambivalent. On perd le centre et sa quiétude. On gagne l'élan, le rêve, mais aussi possiblement le vertige et le drame.

Peut-être la mutation s'opère-t-elle à partir des vitraux du Moyen-Âge, et pourquoi pas de ce bleu séraphique de Chartres par exemple dont on dit que le secret s'en est

ensuite perdu. Chez les Anciens, qui n'avaient pas de mot pour le désigner, le bleu n'était pas valorisé. La pourpre et l'or, oui ; mais pas le bleu, peu sûr ou hypocrite, couleur indistincte entre l'indigo et le vert. « Bleu » chez nous vient du germanique, et « azur » de l'arabe. Aussi quand en chrétienté le manteau de la Vierge par exemple n'a plus été rouge, mais bleu, un changement décisif s'est fait. Un monde nouveau s'est largement ouvert au croyant, celui du Rêve, de l'ascension de plus en plus désincarnée, je dirais anorexique : le tableau devient une représentation à étages invitant, non plus à se réunir à soi, mais à échapper à soi, en montant de plus en plus haut, dans un ciel qui est une figure d'abord de la sainteté et du paradis, puis simplement, la foi religieuse collective s'affaiblissant et l'imaginaire du seul individu l'emportant, une figure de l'idéal : ce passage est celui du « Surnaturel » à « L'Irréel », selon la terminologie de Malraux dans *La métamorphose des dieux*. – Voyez là-dessus aussi mon *Initiation à l'Art*, Paris, Ellipses, 1993.

Rien de plus beau certes que tout cela, mais rien aussi de plus méprisant vis-à-vis de notre terre. La poésie de l'évasion peut-elle toujours nous abuser ? Le ciel comme objet d'aspiration est-il vraiment notre seule patrie ? Voyez ici « Élévation » de Baudelaire, où le poète d'abord et longtemps tenté par l'envol revient à la fin à la terre, et comprend sans effort « le langage des fleurs et des choses muettes. »

« Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y, dit le poète. Et nous nous resterons sur la terre, qui est quelquefois si jolie... » Pourquoi espérer aller au ciel, si à certains moments on y est ? Comme aussi disait Maurice Zundel : « L'incarnation n'est aucunement une descente du ciel, puisque le ciel est en nous. » Cela n'est sans doute pas très conforme au dogme maintenant établi, sur les bases ni-



céennes. Mais heureusement qu'on ne brûle plus aujourd'hui les hérétiques...

© Michel Théron

**Liens :**

Émission de radio : [Ciel](#)

Extrait de *La Source intérieure* : [Sur la terre comme au ciel](#)

Vidéo : [La terre et le ciel](#)

*Sur la terre comme au ciel* (Photo et poème) : [1](#), et [2](#)